

Homélie des funérailles d'Ann Gillian Lenoir († 2 juillet 2021)

Mardi 6 juillet 2021, abbaye d'Hauterive (Proverbes 31, 10-13.19-20.30-31 ; Matthieu 6, 7-15)

Il y a déjà plusieurs années, Gillian écrivait ces mots prophétiques : « La question que je me pose est comment je vais pouvoir mourir avec autant de vivacité ? Oui, le physique lâche, mais le reste est plein de vie et j'ai même l'impression que cela se renforce ! J'en ai parlé au Seigneur qui m'a traitée de "bécasse" ! *Bécasse*, il m'a dit, cette vivacité, cette vie est ce qui va demeurer dans ce que tu appelles l'au-delà ! Auprès de moi ! Me voilà apaisée, achevait-elle. » Il me semble que ces mots évoquent fort bien un point capital de la trajectoire humaine et spirituelle de Gillian, la force de son élan intérieur !

Une femme pleine de vie, ô combien ! Nous l'avons constaté tant de fois, et jusqu'à ces dernières semaines où elle n'en finissait pas de durer pour prendre congé de ce monde. C'est un fait qu'elle aimait la vie et savait la savourer comme un don inspirant continuellement son action de grâce. Sa prière préférée était le "Notre Père" : pas une rencontre avec elle, sans qu'elle commence par cette prière, et gare si l'on avait le malheur d'oublier ! On peut dire qu'elle habitait cette prière, elle retrouvait toute sa vie dans cette prière faite d'abandon confiant à son Père du Ciel. C'est sans doute d'ailleurs la contemplation du mystère de la paternité de Dieu qui l'avait formée à une haute idée de la maternité qu'elle exerçait avec un sens remarquable de sa responsabilité. Certes, c'était d'abord vrai sur le plan de ses talents humains très variés : elle était aussi à l'aise à préparer des petits plats dans sa cuisine que dans les multiples tâches quotidiennes – même si, déjà à sa génération, on ne maniait plus la quenouille ! – qu'à organiser la bibliothèque des hôtes de notre abbaye, ou à corriger les travaux de doctorat de ses frères dominicains de toute nationalité ! En tout cela, un même don de sa personne, dans la bonne humeur et avec l'humour capable de tout aplanir qu'on lui connaissait !

Mais c'est d'abord et avant tout au sein même de sa famille, qu'elle se montra une mère attentive, car les épreuves ne lui furent pas épargnées, qui l'obligèrent à déployer une énergie à la fois ferme et douce auprès des siens. La disparition tragique de son mari John en 1991 – ils s'étaient mariés en 1967 – la mit en demeure en effet de prendre les rênes de la famille pour imprimer le cap et veiller à l'éducation attentive de leurs trois enfants. Plus tard, en 2009, la disparition foudroyante de son fils Jean-Marc en Thaïlande vint ajouter une nouvelle blessure à son cœur de mère, mais elle ne se laissa pourtant pas accabler, devenant au contraire un pilier solide auprès duquel ses filles pouvaient trouver réconfort et compréhension. Assurément, en nouant avec elle le lien du mariage, John avait fait un choix avisé, car, bien après qu'il eût quitté cette terre, il "put [encore] lui faire confiance", comme l'affirmait tout à l'heure le Livre des Proverbes.

Cette sollicitude n'était d'ailleurs pas seulement réservée à sa famille : combien de personnes, en effet, savaient pouvoir trouver auprès d'elle une oreille et un cœur attentifs. Avec compassion, elle ouvrait son cœur "en faveur du pauvre et tendait la main au malheureux", ainsi que le décrit le même Livre. Sans doute, sa propre expérience de l'épreuve morale, mais également son contact permanent avec la souffrance physique endurée dans son propre corps (les premiers signes remontent à 1972 déjà), l'avaient-ils préparée à s'ouvrir à la détresse des autres. Ce qui reste remarquable au milieu de tout, c'est que la souffrance ne l'ait jamais aigrie ni entraînée à se plaindre : au contraire, elle dilata son cœur.

Souvent, sans doute, ceux qui la côtoyaient se demandaient où elle pouvait puiser une telle force intérieure et une telle énergie. La réponse, c'est sa manière de vivre qui nous la fournit : sa force vitale au sens le plus fort lui venait d'un Autre qu'elle rencontrait tout d'abord dans l'Eucharistie ! Oh, combien elle a su profiter de ce sacrement autant qu'il lui fût possible et jusqu'au bout ! Et, en digne disciple de saint Thomas d'Aquin, elle se délectait dans ses créations liturgiques composées pour célébrer ce Mystère.

Il est temps d'ailleurs de dire quelques mots de son itinéraire spirituel atypique. Baptisée dans la Communion anglicane, Gillian entra dans l'Église catholique lors du 1^{er} dimanche de l'Avent 1983. L'événement eut lieu au couvent St-Hyacinthe et elle voulut qu'il coïncidât avec le baptême de son fils Jean-Marc. Dès lors ne cessa de s'intensifier ce lien très beau avec ses frères et sœurs dominicains qui le lui rendaient bien. Chaque année, Gillian était très fidèle à commémorer cet événement, lequel ne signifiait aucunement pour elle le reniement de son Église d'origine dont elle gardait la nostalgie du chant liturgique et des mélodies inimitables qu'a produit la tradition qui lui est liée. En cela, elle restait bien délibérément anglaise, ce qui donnait lieu parfois à des taquineries et des traits d'humour croustillants !

Intégrer et non éliminer, c'était vraiment un trait de sa personnalité. C'est ainsi que s'ouvrit pour elle par la fréquentation de plus en plus assidue de notre église d'abord, puis de notre communauté, un nouveau chemin avec la découverte de la tradition cistercienne. Au fond, sans trop le décider consciemment, Gillian conciliait en sa personne la cohabitation du double élan spirituel, dominicain et cistercien, qui prévalut dès la naissance de nos Ordres respectifs et qui demeure encore de nos jours. Elle en vivait la synthèse, si bien qu'elle était aussi à l'aise avec les uns qu'avec les autres. Et, comme elle était incapable de s'arrêter en chemin, naquit puis se développa en elle un nouvel appel se faisant de plus en plus pressant, qui concilierait à la fois l'élan apostolique d'un saint Dominique et la solitude de Cîteaux. Je dois avouer, connaissant son réseau étendu de relations et son sens de la sociabilité que, lorsqu'elle évoqua cette idée pour la première fois devant moi, je l'écoutai courtoisement tout en ne pouvant réprimer intérieurement ma perplexité - et je ne fus sans doute pas le seul à réagir ainsi à ce moment-là ! Pourtant, l'idée fit son chemin et devint même l'objet d'un véritable discernement auquel s'associa notre évêque Charles, qui était bien placé pour la connaître. Tant et si bien que le 21 janvier 2012, elle reçut effectivement de ses mains l'habit d'ermite. Au début, tout cela nécessita naturellement quelques aménagements et c'est la réalité de la maladie, devenue de plus en plus handicapante, qui la conduisit par la force des choses à vivre la vie d'une authentique ermite dans la ville.

Assurément, et sans le percevoir avec une telle acuité au début, Gillian avait vu juste : elle pouvait désormais consacrer sa solitude forcée, mais apprivoisée et consentie, à une prière persévérante pour le monde et tous ses frères et sœurs humains. Les dernières années de sa vie, où elle ne recevait plus guère de visites que de sa famille, furent certainement des années de ferveur et de dépouillement dans l'offrande d'elle-même à son Seigneur pour l'Église.

Par les étapes mêmes de sa vie, Gillian nous laisse l'exemple d'une docilité grandissante aux appels de l'Esprit. C'est ici que nous pouvons revenir à la suite du texte cité au début, car elle achevait ainsi : « Nul ne sait d'où est venu l'Esprit et nul ne voit où il part ! Sauf qu'il est venu de Dieu, appartient à Dieu et revient à Lui ! Donc, quand éclatera mon enveloppe corporelle, ce qui s'échappera sera justement ce brin de souffle, ce brin de Ruha qui retournera à Dieu ! Alléluia ! »